

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1997**

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou pliquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité Inégale de l'impression
- Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10x		14x		18x		22x		26x		30x
								✓			
	12x		16x		20x		24x		28x		32x

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

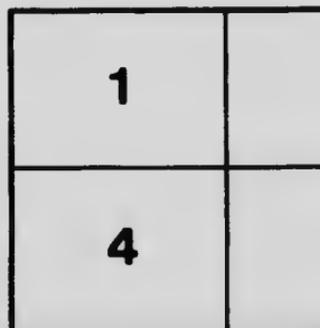
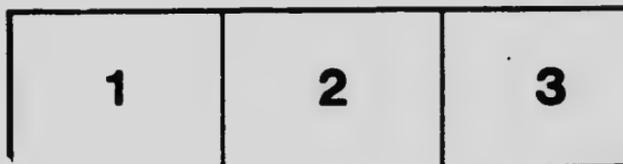
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

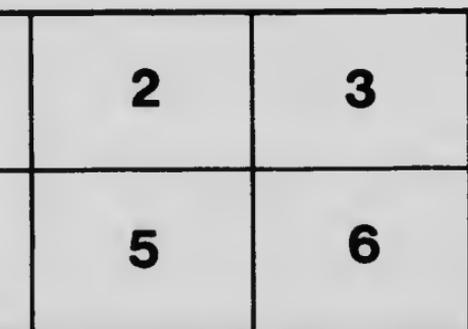
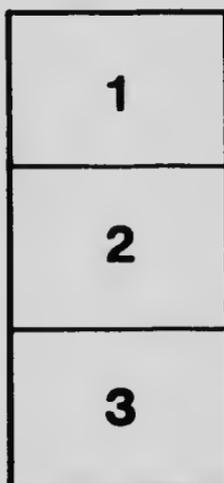
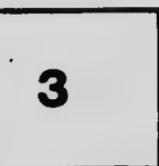
Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

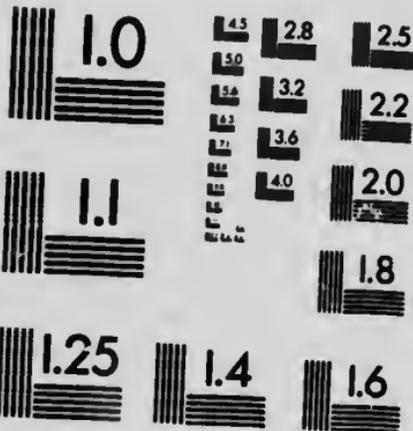
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

CINQUIÈME

# CONGRÈS MÉDICAL

DE SHERBROOKE, P. Q.

23, 24, 25 AOUT 1910



Tuberculose

Syphilis

Cancer



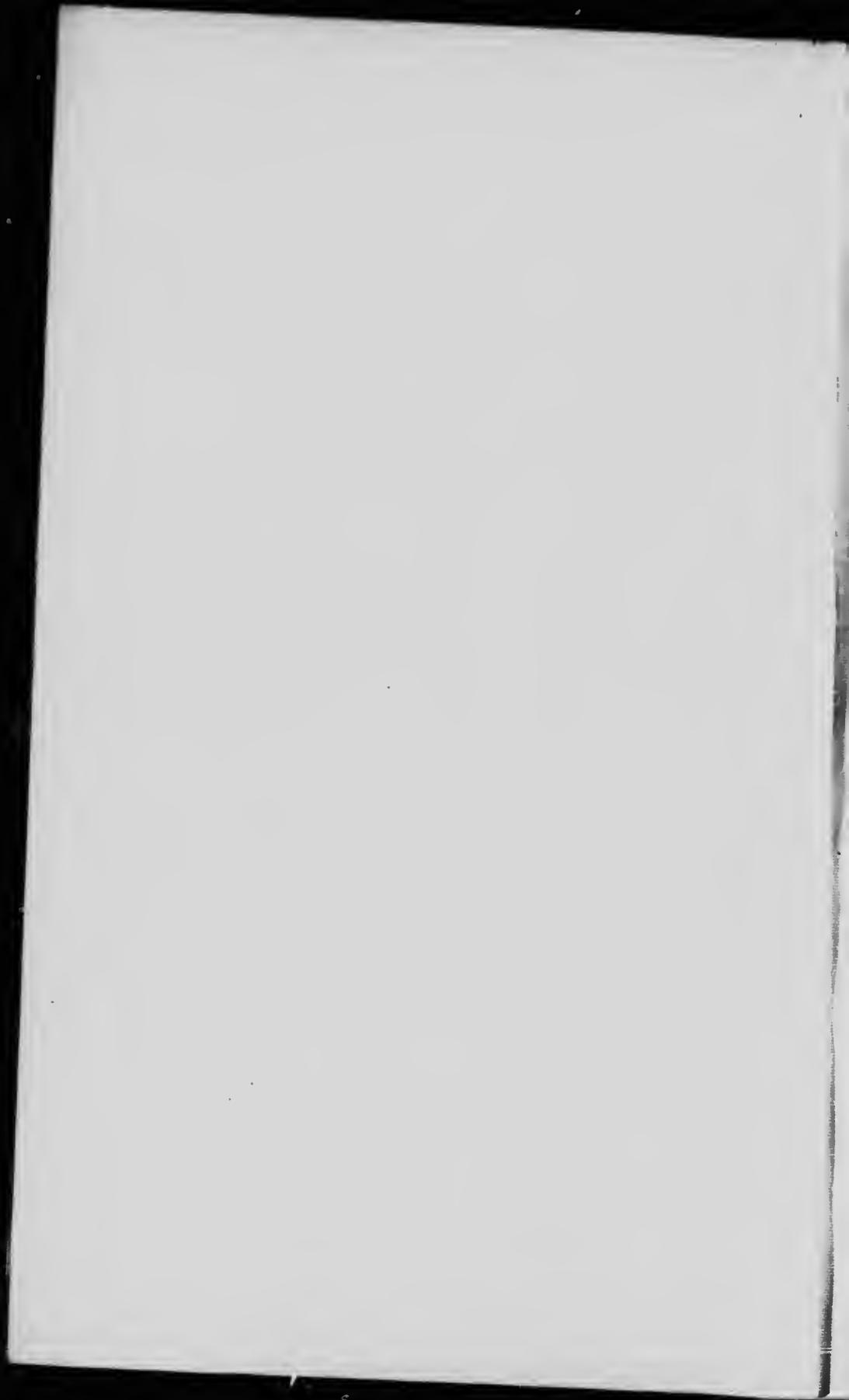
CHARLES SAINT-PIERRE, D. M.

MONTREAL

1910







CINQUIÈME

# CONGRÈS MÉDICAL

DE SHERBROOKE, P. Q.

23, 24, 25 AOUT 1910



Tuberculose

S. philis

Cancer



CHARLES SAINT PIERRE, D. M.  
MONTREAL.

RC  
314.23  
Q4535

E

B. Q. R.  
NO. 2418

# CINQUIÈME CONGRÈS MÉDICAL

DE

## SHERBROOKE

23, 24, 25 AOUT 1910

Les médecins peuvent et doivent tout dire,  
aux législateurs ecclésiastiques et civils de  
transformer ensuite nos aphorismes d'hy-  
giène en lois, et d'en fixer la sanction pour  
le plus grand bien de la Société.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Je n'aurais jamais eu la hardiesse de me présenter devant vous avec mon modeste travail, si je n'eus été certain d'avance de votre bonté et de votre bienveillante sympathie vis-à-vis des jeunes débutants.

Nous pardonnons, ce semble, plus facilement à ces heureux pauvres de la vie, d'audacieuses idées émises en faveur d'une cause très chère; parce que nous avons la certitude qu'elles ont été conçues, ces idées, dans l'enthousiasme du moment et qu'elles sont soutenues et données par des cœurs bons et généreux, qui ne voudraient faire de mal ou de peine même à un enfant.

C'est donc avec l'entière confiance de l'élève à ses maîtres, que je viens à vous. Veuillez voir en mon travail non une critique, non un jugement, non une censure, mais cette pensée fixe et bien arrêtée chez moi de connaître et d'apprendre en vous interrogeant, d'approfondir en vous écoutant, de mieux aimer ma profession en la cultivant à votre contact, et partant faire quelque peu de bien à mon pays.

J'estime que la médecine est une belle et grande dame que nous ne saurions trop admirer ; tout congrès médical une riche et abondante moisson où chacun devrait glaner et donner sa gerbe ; une joyeuse ruche où nous devrions tous fournir notre gâteau de miel. J'apporte aujourd'hui mon humble part et j'évite par le fait même d'être frelon ou parasite au généreux, grand et vaillant essaim médical.

Ma thèse porte comme titre : "Tuberculose, Syphilis et Cancer ont franchi nos portes. Qu'avons-nous fait, que faisons-nous, que pourrions-nous faire, pour enrayer la marche de ce trio de voleurs ?"

Sauvons la graine s'écriait Pasteur, appelé dans le midi de la France, pour conjurer le désastre causé par la maladie des vers à soie.

Sauvons nos femmes, nos filles et nos fils serai-je tenté de m'écrier, avec la même ardeur et la même conviction, en pensant aux ravages et misères causés par les trois maladies qui déciment les nôtres : J'ai nommé la ptisie, la vérole, le cancer.

Je vous fais grâce de ce qui a été dit sur la bacillose en notre province, pour en arriver de suite, messieurs, aux différents moyens qui ont été employés pour combattre l'ennemie.

Des conférences ont été magistralement données dans nos grands centres et quelque peu dans nos campagnes. Nous devons même sincèrement féliciter les heureux créateurs de ces causeries, entr'autres, notre dévoué doyen, Dr. E. P. Lachapelle, Messieurs Pelletier, Dubé, Dagenais, Laberge, Valin, St. Jacques et Normand. J'en passe. et des meilleurs. Tous ont noblement fait leur devoir et ont puissamment contribué à repousser la peste blanche.

Des congrès ont été tenus, montrant avec un rare bonheur et avec de nombreux exemples à l'appui, les ravages de la tuberculose en notre pays et les moyens les plus efficaces pour les mieux éviter à l'avenir.

Une ligne anti-tuberculeuse, méritant les plus grands éloges, se dépense, se prodigue, se donne à toute heure depuis une dizaine d'années, pour faire naître à tout foyer plus d'hygiène, pour organiser dans les familles une prophylaxie pratique contre le bacille de Koch.

Les mères, prévenues, averties par le médecin, ont bien vite compris le danger réel de cette arme de Damoclès constamment suspendue

sur la tête de leurs enfants et se sont mises à l'œuvre, avec un zèle et un empressement que nous ne saurions trop louer.

Religieuses et religieux, garde-malades, et dames de charité ont fait leur large part. La Presse elle-même nous a admirablement secondés et a été unanime à entrer en lice avec une générosité qui ne s'est point démentie. Je suis heureux et fier de lui offrir, une fois de plus, nos sincères remerciements. La presse est une puissance, qu'il faut utiliser pour le plus grand bien de nos pauvres malades. Ou je me trompe fort, ou les journaux nous seront de précieux auxiliaires dans la lutte actuelle, pour porter l'espérance à des malheureux, que nous ne pourrions autrement atteindre.

Des brochures, montrant l'imminence du péril, ont été envoyées avec beaucoup de soin. Hélas ! plusieurs n'ont pas atteint le but que nous leur souhaitons, d'autres ne sont point parvenues.

Nos maisons d'éducation sont visitées et cependant, en dépit de tous nos efforts, malgré notre lutte tenace, opiniâtre et incessante, la tuberculose chaque jour se dresse plus redoutable plus terrible.

Voilà donc, Messieurs, ce qui a été fait :—

- 1°. Conférences et congrès ;
- 2°. Presse, revues, brochures ;
- 3°. Examen des écoliers ;
- 4°. Dévouement des membres de la ligne et d'un chacun.

Des sanatoria, des refuges, des hôpitaux, légendes. Nous en causerons tout-à-l'heure.

Voici, si je ne m'abuse, le point faible de ces différents procédés, que je ne blâme certes pas, pour lesquels, au contraire, je suis même très enthousiaste, mais que je veux voir, de plus près, examiner et discuter avec vous brièvement.

Les conférences sont suivies par la classe aisée, instruite, demi-lettrée. Le pauvre et l'ouvrier n'y assistent pas. Les conférences se donnent peu dans les faubourgs, moins encore dans les villages. On osera peut-être dire que la campagne n'a point de poitrinaires et partant, que des conférences y sont inutiles et les congrès de même. Rien n'est moins prouvé, puisque sur cent phthisiques que nous refusons impitoyablement aux hôpitaux, comme des pestiférés, 30% sont des villages et je me sens peu généreux en disant 30%.

Les journaux, les revues, les brochures, c'est la classe instruite toujours qui en retire quelque bien ; le miséreux, lui, a peu de temps pour lire les articles ou les conférences éerites, et l'unique enfant de la famille qui sait lire, bien souvent a deux, quatre, six petits à consoler et à prendre soin.

Les écoles sont visitées. Bravo!, c'est un merveilleux succès, une amélioration très sensible qu'il faut marquer d'un caillou blanc dans l'histoire de l'hygiène, à Montréal.

Mais pourquoi les autres grandes villes ne feraient-elles pas de même, il n'y a pas de honte, que je sache, à imiter le bien, voir même le mienx ?

Cependant, n'y a-t-il pas dans nos différentes institutions, de la part des médecins visiteurs, beaucoup trop de mansuétude, trop de douceur d'âme ? Nos enfants sont sains, nous disent-ils ; oui, mais les professeurs, les maîtresses, en pouvez-vous dire autant ? Qui les examine ? Un docteur attitré et très consciencieux ? J'aime à le croire, ponrtant on assure qu'ils et qu'elles toussent et erachent beaucoup.....

Allons ! du tact, de la délicatesse, un peu de scrupule, vous empressez-vous de me dire : Que de déboires, Messieurs, nous prépare cette simple maille perdue à notre belle et grande chaîne d'hygiène ; et le bacille de Koch, oh ! peu scrupuleux, celui-là, souriant à notre innocente et toute chaste pudeur, rayonne et se promène en classe, continuant son œuvre de mort

Nos livres tout imprégnés, de bactérie , et dont chaque page renferme du Koch Messieurs, et qui s'échangent si fréquemment en classe pendant des années, d'élèves anciens à élèves nouveaux, les vieux cahiers de notes ou bouquins, qui donc les désinfecte, qui avertit le jeune écolier de ce dangereux contact de la plitisie ? Personne.

Nos classes sont visitées, mais les hôtels, les boulangeries, les buanderies, les édifices publics, les abattoirs, les fermes, les manufactures, les usines, qui en fait l'inspection, qui voit à leur assainissement, à leur hygiène ? Personne.

Pourtant, le pauvre y travaille, y peine, y souffre, y devient poitrinaire, y meurt, parce qu'il ne se trouve pas un homme d'énergie pour obtenir une loi très sévère, exigeant du gros capitaliste ou

du riche patron des heures raisonnables, de l'espace, de l'air, du soleil, un coin du ciel pour l'ouvrier.

Ces manufactures, ces usines sont des réceptacles à microbes, d'excellents milieux de culture, où le bacille croit, se développe, pullule, ensemence à son tour. Pourquoi négliger ces affreux nids, où s'épuise l'ouvrier? Par cet ensemencement de chaque heure, ce dernier n'est-il pas de la graine fatalement vouée à la tuberculose? N'est-il pas digne que nous le protégeons à son laborieux et pénible labeur, comme en classe nous protégeons nos écoliers? N'a-t-il pas des droits sacrés à nos soins, à notre profonde sympathie? De grâce, un peu de charité, un peu de pitié pour l'artisan canadien:

On le dit alcoolique, c'est faux et je proteste de toutes les forces vives de mon être. Le canadien n'est pas un éthylique, mais il est empoisonné, assommé, le malheureux, par les boissons frelatées, falsifiées, que lui vendent des gens, qui n'ont qu'un sale viscère, en guise de cœur.

La tuberculose et la misère pénètrent, existent chez notre ouvrier, maintes fois, non parce qu'il a bu, non parce qu'il s'est grisé trop souvent; mais parce que sa femme, ses petits sont malades depuis des semaines, des mois, des années et que son épargne, son gain, son bien et ses forces, il les leur a généreusement sacrifiés. Désarmé, vaincu à la fin par le malheur, l'adversité et l'infortune il a pensé à la mort pour lui et les chers siens, plutôt que de boire, de tomber au ruisseau, de rouler à la boue.

Ne protestez pas, Messieurs, j'en appelle ici aux amis d'entre vous, pour faire loyalement l'aveu et accréditer que ce que j'avance est rigoureusement vrai et qu'ils en peuvent citer beaucoup d'exemples.

Notre ouvrier est travailleur, honnête, bon enfant, il a du cœur, n'est pas ivrogne, tant s'en faut, et l'on veut absolument, en certains milieux, qu'il soit une bête gorgée, repue, saturée de whisky.

Maintes fois dans les hôpitaux de Paris—hélas! cruelle ironie, même dans ceux de Londres,—certes, on ne l'a pas fait malicieusement, mais on m'a souffleté avec ces mots: "Est-ce vrai que le peuple au Canada est alcoolique, vu le froid intense qui existe chez vous?" "Oh! non, mille fois non," ai-je répondu, "rien n'est moins vrai". Le canadien est plus sobre que le français, que l'anglais, ou l'allemand. Ce n'est pas un hors-d'œuvre que je vous

vers, ni des paroles en l'air que je vous donne, je les ai vus à table et sous table, et des exemples frappants me brûlaient les lèvres pour leur crier : "Des compatriotes, des amis, des confrères à moi, ayant la réputation de boire, de se griser au pays, sont venus à Paris, à Lyon, et à Lille travailler et étudier, et jamais, au grand jamais, ils ne se sont énivrés.

Ah! c'est que la boisson de la belle France stimule et égaye, au lieu d'abrutir, de tuer lâchement comme l'alcool sale et damné que nous donnent, en notre pays, ces pourvoyeurs odieux de la misère, de la déchéance, de l'abâtardissement, de l'aliénation mentale et de la tuberculose !

Certes non, notre peuple n'est pas alcoolique. On le trompe sciemment, malhonnêtement avec des liqueurs empoisonnées, qu'on lui verse à grand verre. Je dirai plus : nous sommes nous-mêmes coupables, en montrant tant d'indifférence, d'insouciance, si peu de caractère, à le protéger, à le bien défendre, à l'aider, à le soutenir, à le consoler dans son malheur.

Pardonnez, Messieurs, cette digression, l'alcoolisme n'est pas au programme, mais on médit des miens, je les défends.

Le dévouement d'un chacun, d'une personne charitable, d'une ligne généreuse pour le tuberculeux. O ici, je m'arrête. Voilà l'idée directrice, dominante, qui devrait être comprise et mise en pratique par chacun et par tous.

Nos bonnes religieuses, nos dévouées garde-malades, quelques dames pénètrent chez ces pauvres et sont témoins de leurs souffrances physiques, morales, pécuniaires. Le prêtre, le médecin de même, mais hélas ! il faut le dire, moins souvent.

C'est donc une véritable phalange, un vaillant bataillon, une grande armée de ces dames charitables et dévouées qu'il nous faudrait, pour lutter avec avantage et succès contre la tuberculose.

Elles sauraient, ces dames, deviner beaucoup de misères, d'affreux dénuements qui nous échappent, au logis de l'indigent.

"Nous venons", leur diraient-elles, avec un sourire, une grâce toute féminine, "vous consoler, vous dire d'espérer, vous offrir une prompte et entière guérison, l'affreuse maladie est vaincue."

Elle seule, cet ange du pauvre tuberculeux, pourrait lui faire bien comprendre qu'il ne faut point cracher par terre, encore moins dans son mouchoir, qu'il a besoin de soleil, d'air, d'hygiène s'il veut vivre et ne point nuire à la santé des autres.

Quelle joie, pour ce malade, de se sentir entouré d'une atmosphère de sympathie profonde choyé par un être bon, généreux, charitable, qui le prie, qui le commande d'espérer, et qui saurait ensoleiller son âme, en réconfortant son corps!

Le médecin, averti par cette aide précieuse, entrerait en lice et, si puissamment secondé, compterait peut-être une victoire de plus.

Les enfants eux-mêmes s'habitueront très vite au sourire de si admirables grandes soeurs et apprendraient d'elles plus de notions d'hygiène que nous ne l'ussions pu faire, pendant des années avec des discours, des conférences et des conseils.

La femme, soeur de charité, voilà pour nous le salut, la sauvegarde du tuberculeux. On assure par tout le pays que nos nouveau-nés meurent en trop grand nombre, c'est malheureusement vrai. Du 24 au 30 juillet dernier, c'est-à-dire en une semaine, notre belle ville de Montréal a perdu 125 enfants contre 218 naissances, c'est-à-dire 58%, plus de la moitié de nos marmots ont été fauchés. N'est-ce pas horrible que nous réagissions si peu contre pareille hécatombe?

On accuse le lait, on frappe le laitier. C'est l'histoire de l'âne du père LaFontaine, qui se répète. Le mal est plus loin le crime est plus profond. Il est dans le dénuement complet de la pauvre femme qui accouche, qui sacrifie inutilement ses faibles forces, sa vie, pour donner, créer un jeune être qui ne saurait vivre. Elle est épuisée, cette mère, meurtrie, mutilée, vaincue par sa compagne de toute heure, la misère, la phthisie.

Donnez la meilleure nourrice, donnez le sein le plus riche en lait à son cher amour de petit, ce dernier sera moissonné quand même, car il a été conçu, nourri et aimé dans le dénuement et dans un flanc tuberculeux. Prenez au contraire l'enfant d'une mère forte, bien portante, ayant eu une saine nourriture, du bonheur du soleil et de l'air, ses neuf mois de gestation, je vous défie de tuer cet enfant avec le lait du plus misérable laitier de Montréal. De grâce, ne soyons pas naïfs, ni aveugles et avouons honnêtement, mais courageusement que tant de jeunes morts ne seraient pas si fréquemment pleurés, si la loi de Peter était un peu mieux comprise et un peu plus écoutée: "Fille tuberculeuse, pas de mari. femme pas de grossesse, mère pas d'allaitement."

Nos mioches meurent nombreux, par faute du lait impur, je le concède, mais en plus grand nombre encore par mère ou père phthisique, par terrain ou graine syphilitique, par le trop peu de soins surtout, que nous leur donnons, à ces chérubins, dans notre joie vive et sincère, dans notre désir ardent, dans notre grande hâte et douce espérance, dans notre bonheur de les voir s'en aller au Ciel.

Ayons donc la bonté de leur dire, à ces heureux parents, que la Providence sait peut-être choyer et anner quand même pareils élus, mais ne saurait sûrement pas louer, admirer et bénir les auteurs de semblables holocaustes.

Le mauvais lait tue, très certainement, ces orphelins, (bien qu'ils aient des parents), les assurances multiples, inimaginables sur leur jeune vie de même, mais le mal est plus loin, plus profond. De grâce, n'atténuons pas, ne pallions point, par un monstrueux mensonge, notre défaite, notre malheur, le dernier sommeil l'essor de nos anges qui s'envolent :

Le dévouement de tous. Utopie, me dite-vous. De nombreuses et dévouées religieuses visitent ces indigents, d'excellentes garde-malades se dévouent pour ces infortunés phthisiques. quelques dames de charité les assistent généreusement. Je suis le premier à l'admettre, à le confesser. J'avouerai d'avantage, et avec joie: sans leur zèle infatigable et leur abnégation de chaque heure, sans leur amour sincère du pauvre, sans leur héroïque vertu à la douleur, sans ce sublime oubli d'elles-mêmes, nous ne serions pas envahis par la peste blanche, nous serions asphyxiés déjà. C'est le plus digne éloge que je puisse donner à leur admirable et parfait dévouement à la souffrance.

Que beaucoup d'autres bonnes fées comme elles les doublent, les imitent généreusement, marchent sur leurs traces, dans tous nos pauvres foyers, dans chacune de nos mansardes et chaumières, à tous nos hôpitaux, à toutes nos maternités, à toutes nos crèches. et vous verrez l'enfant longtemps, de nombreuses années, sourire à sa mère ici-bas, et non plus si souvent, comme nous le disons avec tant de bonheur, Là-haut.

Des hôpitaux, il n'en faut point parler. Ils regorgent de blessés et de malades, mais les phthisiques n'y sont point admis. Ce sont des loques vivantes, infectées et contagieuses, dont on a

peur; ce sont des pestiférés, des varioleux dont on a hâte de se débarrasser, quand les circonstances impérieuses d'ambulance nous les imposent à l'hôpital, par erreur ou surprise, par ordre de gros bonnets ou par pitié de la foule révoltée. C'est cruel, sauvage, ignoble, mais c'est vrai. Qui connaît les hôpitaux, les refuges, ne l'ignore point. La loi est brutale, horrible, injuste, mais c'est la loi. Je n'incrimine personne, mais je constate avec angoisse et stupeur que le tuberculeux est le banni, le proscrit, le paria, le rebut, le déchet de notre société, qui se dit pourtant très bonne, qui se dit très généreuse, qui se dit très charitable, qui se dit très chrétienne.

Les sanatoria, quel leurre ! que de saintes et douces espérances odieusement trompées, cruellement déçues. On en doit élever, construire de nombreux. En attendant, nos infortunés poitrinaires, pourtant plus dignes que tous les autres, espèrent plutôt une pierre tombale, qu'une pierre promise depuis si longtemps pour reposer leur tête.

Nous jurerions, Messieurs, que c'est un incroyable cauchemar ou un affreux drame fait à plaisir. Le tuberculeux est l'être que l'on voit souffrir et pleurer, avec aucun espoir possible, et nous, nous sommes les spectateurs égoïstes et indifférents qui le regardons aller à Dieu.

N'est-ce pas une honte, n'est-ce pas un crime ? Dans tous les autres pays, l'organisation est parfaite pour secourir, aider le tuberculeux ; dans le nôtre, si peu, en dépit de tant de bonnes volontés, malgré de si grandes et belles énergies, de si généreuses initiatives, qu'il vaut mieux être franc et dire qu'il n'y en a point.

Et nos conseillers municipaux, et le Gouvernement Provincial, me dites-vous, que font-ils ? Pourquoi ne viennent-ils pas à notre secours ? Oh ! Messieurs, tout le monde, dans cette joyeuse galère, forme des souhaits sincères, et ardents pour nous venir en aide, mais hélas ! personne ne les réalise, ces vœux.

Et du Fédéral, rien à attendre, rien à espérer. Une loi, des lois iniques, empêchent nos ministres de nous donner, pour sauvegarder tant d'existences et en sauver tant d'autres.

Pourtant, c'est un besoin pressant, urgent, de vie pour notre race, notre nation, pour tous nos frères.

Certes, Messieurs, je suis de toutes mes forces, pour offrir à mon Roi une flotte digne de Lui, digne de mon pays reconnaissant

et toujours loyal, digne de nous, et je suis prêt, à toute heure à m'enrôler comme simple soldat, pour la défense de son droit, de ma religion, de ma patrie : mais je suis convaincu que notre Souverain l'hypothèquerait, la grèverait volontiers de dettes, cette superbe flotte, s'il avait une idée exacte des nombreux tuberculeux indigents, qui n'ont chez nous, comme suralimentation, que du pain bis, comme breuvage, que de l'eau ou du lait donné par une charitable voisine : comme vêtement, comme couverture, un simple drap, plutôt haillon, linceul demain. De l'air, du soleil, de l'espace, un peu de bonheur, un peu de pitié avant l'Immortalité : Il n'a rien, on ne fait absolument rien pour lui. Non, non, nos Ministres ne connaissant point notre détresse, notre péril national, notre jeune et généreux Souverain les doit ignorer.

Et l'on ose dire que l'ouvrier, le manœuvre, l'artisan, le pauvre, mais si honnête canadien, est alcoolique. Allons donc. Voilà le secret du canadien, voilà l'image des milliers des nôtres. La famille est nombreuse, quatre, six, huit et dix enfants ; la douzaine ne dépare point, elle cadre merveillusement, elle enjolive, elle ennoblit mon image. Père et mère peinent et souffrent vaillamment, mais tombent enfin, las, épuisés, phthisiques maintes fois, et au lieu d'être pour ces valeureux blessés le bon, le pieux, le charitable Samaritain, nous crions à l'alcoolisme. Je proteste, je refuse énergiquement de m'accoler à si misérable mensonge, à si vilaine médisance, à si basse et injuste calomnie.

N'allez pas croire, Messieurs, que j'ai chargé le tableau à dessein. Il pourrait malheureusement supporter encore beaucoup et de grandes ombres de vérité, mais je crains d'être importun. Passons vite à la vérole, sans jeter un seul regard en arrière, de peur d'avoir honte et de crainte de rougir de notre féroce égoïsme, de notre profonde indifférence, de notre lâcheté vis-à-vis d'un être si bon, si pitoyable et si sympathique, le pauvre tuberculeux.



## LA SYPHILIS

Méfie-toi de l'homme qui médit d'une femme  
ou qui est sans pitié pour elle, et si tu as le  
bonheur chez toi, pardonne, ne te venge point  
de ceux qui te portent envie, ils seront assez  
punis d'être témoins de ta félicité !  
(Proverbe arabe.)

La syphilis est de tous les âges, de toutes les races, de toutes les nations. Elle existe pour nous, comme pour les autres. Il n'y a pas à se le dissimuler, le mal napolitain se glisse, s'insinue, s'infiltré lentement, sourdement chez notre peuple, et bien malin qui pourrait dire jusqu'où s'arrêteront ses ravages, si nous n'y mettons promptement bon ordre.

Ce n'est pas lorsque ce triste sire sera maître de la place qu'il faudra songer à le déloger, c'est de suite tandis qu'il cherche encore son orientation pour mieux frapper et que le mal n'est pas irrémédiable.

Deux moyens se présentent qui, sans être parfaits, nous paraissent offrir le plus de sécurité.

1.—Faire tout en notre pouvoir pour que les maisons de tout-à-la-joie soient bien tenues ;

2.—Vulgariser la prophylaxie des maladies vénériennes.

N'allez pas croire, Messieurs, que je veuille ici faire un chaleureux plaidoyer contre ou en faveur des prêtresses modernes "toujours au feu".

On m'a constamment appris, dès ma plus tendre enfance, hélas ! c'est déjà loin, mais j'ai tenu parole toujours, à ne jamais frapper une dame, même avec une fleur ; à plus forte raison, quand elle est tombée, lorsqu'elle a fauté ; je me sens trop peu de talent pour défendre cette malheureuse contre son pire adversaire, j'allais

dire son ennemi naturel, l'homme, mais j'ai assez de cœur dans la poitrine, pour lui crier : "Femme, je te plains te pardonne et ne saurais te juger, parce que j'ignore pourquoi, comment, pour qui et par qui tu es tombée,"

Mais, me dites-vous, ces maisons "Tout-au-Bonheur" ne sont pas nécessaires. Je vous l'accorde, mais vous concéderez avec moi qu'elles sont d'une utilité incontestable à l'hygiène et à la sécurité publique.

Puisqu'elles existent et que nous ne saurions les faire disparaître, sans un plus grand péril pour la société, ces femmes galantes, ces courtisanes, dont Saint Augustin lui-même disait : "Qu'elles disparaissent et vous verrez les passions jeter le trouble partout", n'est-il pas temps ou jamais de prendre tout les précautions élémentaires contre ce mal inguérissable,—la petite pierreuse—et pour qu'une heure d'amour de nos fils ne soit pour eux, la cause indirecte et irréparable de cruels remords et d'affreux mécomptes, trente jours écoulés.

Je trouve très étrange, peu logique et bien peu conséquent avec nous-mêmes, que nous prenions un soin si défiant si jaloux de nos fils jusqu'à vingt ans, et que nous prenions si peu garde, de les protéger, de les défendre, de les sauvegarder du moment qu'ils ont des ailes pour tenter leur premier vol.

Nous leur avons divinement dit l'origine du monde, chanté l'ivresse et les joies naïves, candides et pures d'Adam et Ève, sans en oublier pour nous la tache, l'expiation; nous leur avons bien enseigné comment la jolie fleur naît, croît et se développe dans la douce rosée du matin, sous les chauds et caressants rayons solaires, nous leur avons expliqué comment la pauvre petite chenille s'enferme dans son cocon pour devenir nymphe ou chrysalide, puis séduisant papillon; nous leur avons appris comment les abeilles fournissent le miel et la cire, pourquoi les mâle dépourvus d'aiguillon sont impuissants à nous inoculer le vérus et comment ils meurent sous les violentes caresses des ouvrières ailées; nous leur avons fait voir, avec beaucoup de charme, comment la sève circule dans tous les arbres, dans le moindre arbuste, dans chaque feuille, dans toute la nature et à eux, nos fils débordant de sève, de force, d'amour et de vie à plein bord, à vingt ans, ils ignorent tout, tout.

d'une fonction qui aura tant de retentissement sur leur avenir, sur leur santé physique, et morale.

Non contents, Messieurs, de ne leur rien dire, par scrupule, par délicatesse et par prudence, nous les livrons sans défense à des maisons, je ne dirai pas mal famées, mais à des maisons fermées à toute hygiène, closes à toute inspection médicale, dispersées, perdues aux quatre coins de nos villes, sans ordre, sans contrôle, sans surveillance, mais largement ouvertes à la blennorrhagie et à la vérole.

Certes, Messieurs, je ne demande pas une loi draconienne, permettant de poursuivre avec la dernière rigueur tous ces nids d'amour avec leurs blancs et nombreux oiseaux. Je n'oserais point prétendre, non plus, imposer à ces légères mouettes ou grisettes, un fil d'Ariane, ou un carton bleu, blanc, rouge, pour les distinguer et les bien connaître avec numéro d'ordre; je désirerais que toutes ces aires de vertige et de voluptés aient une pâle lumière, grâce à laquelle l'humble passereau, pourrait se dire "il y a péril pour moi de brûler mes ailes si je m'arrête, mais c'est un modeste phare qui m'indique et m'assure que le médecin et l'hygiène veillent à la salubrité, à la qualité du nid, à la valeur de la nichée, à la sûreté du migrateur."

"Nous avons beau connaître", dit Paul Bourget, "tout notre esprit et tout notre cœur, notre bête ne nous est jamais connue tout entière, et fort rusé qui pourrait dire," ces dames ne peuvent rien sur moi". Lamennais lui-même s'écrie: "L'homme nait bon, mais il est aveugle dans ses pensées, plus encore dans ses désirs, et lorsque même ses passions raisonnent, elles ne prévoient jamais." "En amour, la seule victoire est la fuite," disait Bonaparte, "et tout mortel, d'instinct se revolte à fuir."

Qu'il existe de nombreux hommes fuyant, évitant le danger et faisant de nécessité vertu, je le concède. Que beaucoup des nôtres tombent, c'est très probable! Qu'ils se relèvent courageusement et vaillamment, je l'espère, mais sans blessures pour la vie, je ne le crois plus, et sans péril pour leur famille à venir, j'ai mille preuves du contraire. De grâce protégeons ces faibles et, par le fait même, nos familles.

Pour l'hygiène, pour l'épuration de ces Tout-à-la-Joie, mieux vaudrait dire Toutes-à-l'Avarie, nous n'avons rien fait qui vaille par le passé, Messieurs, et dans le présent de même, si ce n'est d'arrêter de temps en temps, si un puissant édile ne s'y oppose, dix

ou douze de ces dames aux mœurs légères, de les traduire en Cour du Recorder, qui les condamne à l'amende ou à la prison. Dix fois sur dix, ces grandes messalines paient sur le champ l'obole exigée, pour leur mise en liberté, et affranchies, émancipées, libres comme l'air elles se remettent fébrilement et sans tarder à la planche.

Que mon excellent ami, le Dr Picotte, de Montréal, si franc, si loyal et si sincère, et qui n'est pas le dernier venu en syphiligraphie, me démente, si ce que j'avance n'est pas l'exacte et rigoureuse vérité, si sur quatre de ces joyeuses crevettes arrêtées dans ces nuits sauvages, et que le Docteur visite soigneusement chaque matin à la gèôle de Montréal, il n'y en a point trois sur quatre qui soient syphilitique déclarées et la quatrième très douteuse.

Lorsque nous réalisons si bien qu'il suffit d'une seule spécifique pour contaminer vingt individus, et que sur quatre personnes supposées saines, il y en a trois qui sont des sources à vérole, ne devons-nous point craindre qu'il ne soit bien tard pour tarir quelque peu ces sources, désinfecter, épurer les cloaques où elles passent, les lupanars qu'elles ensemencent et où elles s'alimentent.

Que faire pour conjurer le péril? Voici pour nous, Messieurs. Ces maisons de tolérance, ce semble, devraient être sévèrement et soigneusement contrôlées. Chacune d'entre elles pourrait avoir un signe quelconque, bien en vue dans l'antichambre pour que toute plainte faite puisse promptement parvenir à qui de droit et ne point porter à faux. Obligation absolue pour chacun de ces sérails, d'être dans un rayon de nos villes très accessible à toute heure du jour et de la nuit, si une visite des officiers de la loi s'impose pour vérifier. Il faudrait être inexorable, et ne point tolérer de maison sans bain, sans douche, manquant d'hygiène.

Guerre à outrance aux taies d'oreiller, aux mêmes draps, aux mêmes linges, aux mêmes serviettes ayant déjà servi, et que l'on vous donne sans cesse et toujours avec le même sourire engageant, "un corps sain se nettoie de lui-même". Guerre aux divans boiteux, sales et affreux nids où couchent et accouchent tant de bacilles associés.

Par toutes les chambres de ces maisons publiques par tous les passages, de la cave au toit, qu'une propreté rigoureuse et très sévère soit sans cesse maintenue. La matrone y pourra voir elle-même et de très près, sinon, les \$400.00 exigés comme garantie de sa pa-

role ou de sa promesse donnée seraient confisqués immédiatement et tout permis ou privilège pour l'avenir, impitoyablement refusé.

Qu'un registre grand ouvert soit tenu, contenant le nom véritable, l'âge, la situation précédente de toutes les pensionnaires, et qu'un médecin visite celles-ci deux fois par semaine au moins, *speculum en mains*, et que les vénériennes soient impitoyablement écartées de la circulation.

Ces invalides d'amour en grève, ces captives éclopées et à béquille en quarantaine, tant qu'elles ne seront pas guéries, il les faudra activement traiter, d'autant plus que ces amoureuses blessées saines d'esprit quoique très malades de corps, méritent nos plus grands soins, parce que, si fréquemment elles colportent le virus, ce sont elles indemnes parfois, qui le reçoivent et leur famille entière en subit alors les tristes conséquences.

Un livret, Messieurs, pourrait être fourni à toute prostituée par le médecin lui-même, avec sa signature, l'année et la date, attestant l'état passé et présent gynécologique de la cliente. Le jeune ou vieux beau qui se présenterait alors, par cette simple fiche ou jalon, saurait de suite à quel Cupidon il va s'offrir.

La jeune ou vieille habituée de ces rendez-vous, en dépit de l'appât du gain, ou victime de son amour, de sa passion ou de son dévouement, quel que soit le culte pour lequel elle se donne, veillerait sur elle-même jalousement, pour plus d'hygiène et observerait de très près ses amoureux, de crainte d'une boule noire, à la visite suivante du médecin d'une sombre page dans son livret, apostrophe plutôt gênante et qui la recommanderait très peu.

Ces gigolettes, ne vous y trompez pas, Messieurs, ont une intuition, un instinct, un flair de femelle que nous ne saurions méconnaître, et par le fait même qu'elles se protégeraient, deviendraient, soupçonneraient les mâles tarés, elles feraient d'une pierre deux coups, en obligeant le syphilitique ou le blennorrhagique à ne plus semer impunément sa graine partout, du moins sans se soigner.

Si vous mettez ces harems sur un si haut pied de sécurité, me diront quelques âmes craintives, n'y a-t-il pas quelque présomption de croire que l'honnête homme s'y laissera prendre? L'argument est boiteux, et je l'infirmes davantage en disant: "L'homme digne de lui-même choisit sa compagne, l'adore, se conserve pour elle et ne cherche pas dans la nuit une lumière rouge, blanche ou bleue,

lorsqu'il sait qu'au foyer l'attend un cœur bon, sincère et aimant. C'est mal connaître la canadienne que de la supposer impuissante à empêcher son alter égo d'aller à la recherche de si pâles étoiles et médire du vrai canadien qui sait se garder intact à l'honneur de la famille.

Voilà donc, Messieurs, pour nous, un excellent moyen de combattre puissamment les effets désastreux de la vérole, hygiène absolue, rigoureuse et contrôlée de toutes nos maisons publiques, examen radical et soigneusement fait par le médecin de toute prostituée.

Mais il ne faut point s'en tenir là, car la véritable valeur du médecin n'est pas tant de bien traiter une maladie comme de la prévenir. Il faut nécessairement vulgariser la prophylaxie de la vérole et augmenter ainsi nos chances de succès contre toute maladie vénérienne.

Qui d'entre vous, Messieurs, n'a le souvenir, dans sa clientèle, d'un tout jeune homme vous racontant l'histoire suivante: "Je souffre, je viens à vous, j'ai vingt ans. J'ai toujours été fort, jamais une heure de maladie. Il y a un mois, plus peut-être, des compagnons sont venus griller une cigarette chez moi. nous sommes sortis, histoire de rigoler, nous nous sommes grisés et quelque peu joyeux, nous avons fait faux pas. J'ai passé la nuit avec une dame intelligente et qui m'a paru très passable.

"Quelques jours après, maux de tête, douleurs légères, malaise général, aucun appétit. J'ai pris peur, mais n'ai pas osé venir vous voir, *j'avais honte*. Je me suis ouvert à des intimes, qui m'ont avoué que le premier venu, tout près, les avait guéris très vite du même mal. Plein de confiance, j'a vu ce premier venu, qui m'a examiné, bien qu'il ne soit pas médecin, et qui m'a donné des médicaments, que j'ai payés. Je suis parti avec l'assurance que ce n'était rien, une légère inflammation qui disparaîtrait en peu de temps. Mais ça va de mal en pis, je crains, je viens vous consulter, j'ai tant peur que ce soit la syphilis."

Vous avez fait l'examen et ça n'a pas raté. chancre induré avec pléiade de ganglions. C'est bien ça, c'est la vérole. Cette histoire se répète tous les jours. Que de veine encore quand le malade ne nous arrive pas tout mutilé par des caustiques ou onguents merveilleux de charlatans, ou couvert de syphilides pustuleuses et

croûteuses, parce que le jeune canadien sait prendre le virus et ne sait comment l'éviter.

Comment se garder, se défendre de la blennorrhée et de la vérole, l'adolescent l'ignore? Quels sont les premiers symptômes et les précautions élémentaires à connaître, si l'une ou l'autre de ces maladies le frappe, il n'en sait pas le premier indice, et si vous le poussez quelque peu pour apprendre ce qu'il espère de ces deux maux, il vous répondra, soyez-en certains, "qu'il croit que son catarrhe urétral se guérira comme un vilain rhume, ou que son chancre infectant et ses bosses dans l'aîne disparaîtront comme ils sont venus"; et si vous insistez encore, il vous répondra très naïvement "que syphilis et gonorrhée, pour lui, sont deux maladies honteuses."

Maladies honteuses, la blennorrhagie et la vérole! Mille fois non, Messieurs. Je m'élève énergiquement contre cette grossière et ridicule erreur, si répandue et si fréquente chez notre bon peuple, et qui est l'unique cause de tant de désastres, de tant de blessés. De grâce, quand donc aurons-nous assez de courage pour dire à nos fils que ces deux maladies sont aussi dignes de notre sympathie et de notre dévouement, qu'une lésion du cerveau, du poumon, ou du cœur et qu'ils ne sauraient jamais être deshonorés parce qu'ils sont malades ou malheureux? Quand aurons-nous assez de conviction et de sincérité pour faire tout notre devoir vis-à-vis de ces grands enfants et leur bien expliquer, que la blennorrhagie est un mal très sérieux, mais non pas infâme, qu'il faut traiter avec beaucoup d'attention, vu ses conséquences funestes sans traitement, que la syphilis est plus grave encore, mais honteuse, mystérieuse, jamais, et qu'elle se guérit très bien, du moment qu'elle est traitée à bonne heure et qu'on n'y met du caractère, de l'énergie, des soins et du temps.

Que de fois les jeunes gens nous viendraient vite consulter au moindre malaise, si nous ne leur avions ancré nous-mêmes ces idées folles, niaises, bêtes autant que ridicules, idiotes autant que stupides, que c'est odieux, deshonorant, affreusement laid et indigne d'avoir la gonorrhée ou la vérole.

Ce n'est pas de la charité, moins encore de la pitié que je réclame pour ces êtres de vous et de nos fils, je m'élève plus haut,

beaucoup plus haut, je réclame au nom du droit sacré, de la justice que nous leur devons à tous et à chacun.

Ceux qui aboient contre eux avec tant de fiel, qui hurlent avec tant de haine et de mépris, ne les valent point, bien souvent, et ils ne se doutent nullement, ces hommes, si peu généreux, combien ils sont profondément injustes et peu chrétiens, en lapidant de pauvres petits innocents qui n'ont pas demandé à naître, qui sont pourtant des hérédos-syphilitiques et qui, hommes faits et mariés à leur tour, donneront des petits spécifiques, si nous ne leur venons promptement en aide par un judicieux traitement.

Oh ! que de charmants, et nombreux enfants nous devraient la vie, avec de beaux yeux grands ouverts, et non plus à jamais fermés à la lumière par la blennorrhagie : que de jeunes femmes nous devraient leurs forces, leur santé, leur bonheur, leur vie, si nous avions ce rare courage, de faire table rase de nos scrupules injustifiés de nos préjugés bêtes, idiots et si peu généreux, et de causer, non plus mystérieusement, mais naturellement, de la blennorrhagie et de la syphilis, comme nous causons tout normalement de la variole, de la scarlatine, d'une méningite, d'une fièvre typhoïde ou d'une maladie de vessie (cystite). Les connaissant mieux, on les éviterait plus, et j'estime avec Brieux, que filles et jeunes gens n'ont pas absolument besoin d'être sots ou ignorants, pour être vertueux.

J'irai plus loin, Messieurs, et sans crainte je dirai toute ma pensée. Nos sœurs, nos filles elles-mêmes, quelque peu prévenues par nos conversations, quelque peu éclairées, non plus après l'hymen, ou au seuil de la nuit de noces, mais avant, sur nos pieux et saints mensonges, soupçonneraient plus, devineraient d'avantage du cher futur qu'on leur présente et feraient habilement, à leur manière, bien souvent, une enquête plus sérieuse, plus sévère, (comme nous ne faisons du reste sur leur malheureuse dot) avant de se donner, de se livrer pour toujours au gonocoque ou au hunter qui les guette, qui nous les apporte, hélas ! trop fréquemment à l'hôpital, en pleine lune de miel, meurtries, sanglantes, demi-mortes, dans le coma même, profondément, à jamais blessées.

C'est triste à dire, mais c'est cruellement vrai. Nos jeunes filles, sur le moine en bel habit, qu'on leur donne, qu'on leur impose, sont d'une innocence, d'une candeur, d'une ingénuité stupé-

fiance ; elles se donnent toutes bonnes, toutes neuves à nous que d'étrécintes caduques, que d'étrennes vieillotes, quelles premisses musquées et cent fois offertes nous leur donnons en échange et en retour ? . . . . .

Mais le moyen, me dites-vous, de nous protéger plus efficacement contre la vérole ? Très simple, facile, très peu coûteux. Tout syphilitique reconnu à l'hôpital ou dans une clinique quelconque, devrait être mis sous traitement immédiat et bien suivi.

Un livret tout imprimé à l'avance pourrait lui être donné, lui expliquant simplement, mais avec beaucoup de clarté, le péril qui existerait pour lui à ne pas scrupuleusement suivre le traitement indiqué pour les quatre ans ; quels avantages précieux il en retirera pour lui d'abord, et si plus tard il crée une famille à son tour, pour sa femme et ses enfants. Averti, il préviendrait sûrement d'autres, à l'avenir, et loin de contaminer, il aiderait ses amis et ses connaissances à la moindre alerte.

Les prostituées vénériennes, de même, un livret avec tous les détails possibles, elles en retireraient de grands avantages.

Elles ne demandent pas mieux que d'être suivies de très près, ces joyeuses infectées et bien éclairées sur le traitement à suivre, car elles ingèrent moins que toute autre femme combien la vérole a de prise sur leurs charmes et partant sur leur vie et leur gain.

Du reste, Messieurs, cette feuille ou livret est le système adopté à Paris, dans les services de syphiligraphie, de nos maîtres Gaucher, Brocq et Darier à St. Louis, Hudelo à Broca et à St. Lazare et il a donné des résultats inattendus, merveilleux, tout simplement inespérés.

Nos jeunes gens, en syphilis, comme en tuberculose et en alcoolisme, tireraient grand profit de quelques conférences, soit au Collège pour Messieurs les Philosophes, soit à Laval, pour Messieurs les Étudiants, et je ne crains pas trop m'avancer en disant que nos futurs avocats, dentistes, notaires, ingénieurs-civils et architectes, feraient une chaleureuse et brillante ovation au médecin qui, dans une causerie intime, quelque peu égayée de figures et de présentations de moulages comme exemples, viendrait leur dire : "Il vous faut à tout prix, jeunes gloires futures, éviter telle chausse-trape, telle faiblesse, repousser telle ruse, reconnaître telle glu, en sacrifiant à Vénus.

"Sachez ne point vous oublier, vous souvenir dans un éclair que l'amour prudent doit être alerte et qu'il ne faut point s'attarder dans les délices de Capone, autrement, gare aux blessures profondes, cruelles, indélébiles, non, seulement pour vous, mais pour votre compagnie plus tard, et vos tout petits".

Je suis convaincu que si l'étudiant, avait, à Montréal ou à Québec, un musée sérieux de syphilis et de blennorrhagie à aller voir une fois l'an, nos demi-mondaines tireraient rarement la moustache soyeuse de nos gais et fiers jouvenceaux et n'auraient jamais les charmes ni les faveurs de ces grands hommes de demain.

Les étudiants instruits, prévenus et les étudiantes? Ici je m'arrête à dessein, et pille sans fausse honte les idées et les mots de Victor Marguerite pour donner plus de poids à l'excellence de ma cause. C'est qu'une jeune fille de 18 ans, devrait savoir, plutôt que de connaître plus tard, trop tard par bribes, chuchotements, dictionnaires fébrilement fenillets, en cachette, questions et confidences d'amies, par une ennemie . . . . .

Je n'insiste pas et pourtant c'est à nos mères, à nos religieuses et non à nous, jamais à nous maladroits, à lui dévoiler, à lui montrer à nue les choses de la chair, de la vraie vie de la génération humaine, et pour cause . . . . .

La fécondation de la fleur dans toute sa beauté passe, de la physiologie des deux sexes, passe encore, mais des maladies vénériennes: j'estimerais sacrilège, crime, viol moral d'en causer, fusse un moment, à la vierge, qui Dieu merci n'est pas encore chez nous l'oiseau rare . . . . .

Sur l'âme de nos jeunes Lucrèces, sur cette belle page toute blanche, nous ne pourrions jamais, je l'espère comme sur celle du joyeux universitaire, laisser planer une ombre et écrire ces mots. "Ce n'est pas de la vertu, mais de la veine, que vous avez encore eue cette fois . . . . ."

Non, non, à nos mères, ce devoir chaste et sacré incombe, de ne plus taire l'inconnu, et de nos dévouées religieuses elles doivent vouloir la vérité, la lumière, toute la clarté, pour nos sœurs et nos filles, à leur dix-huitième printemps.

Des conférences aussi, Messieurs, des brochures très explicatives sur la vérole et la gonorrhée seraient reçues avec reconnaissance et beaucoup de fruits par le peuple, par l'ouvrier.

C'est broyer beaucoup de noir, me diront quelques optimistes, Messieurs, je n'invente rien. Ce ne sont pas des hypothèses que je vous donne, ni des suppositions, des conjectures, ou des probabilités, vous n'avez vous-mêmes qu'à ouvrir l'œil, tout près dans votre clientèle de nos villes, de nos villages, pour malheureusement constater que le flot de la syphilis monte, monte toujours, gagne nos plus belles intelligences, frappe nos plus grands cœurs, brise l'avenir, détruit le bonheur de nos meilleures, de nos plus grandes familles.

De grâce, Messieurs, ayons le courage, non seulement de constater le progrès manifeste du mal, mais encore de l'arrêter, l'enrayer, l'endiguer, le déraciner, tandis qu'il en est temps encore.

Voltaire s'écrie :

“ Du devoir, il est beau de ne jamais sortir

Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.”

Nous avons gravement manqué, nous sommes sortis, nous n'avons pas fait notre devoir contre la syphilis, ayons le repentir, faisons mieux : à l'œuvre énergiquement, sauvons les nôtres de la vérole, même s'il le faut malgré eux, pour protéger les autres membres de la grande famille canadienne et pour nous sauvegarder nous-mêmes.

Nous-mêmes, Messieurs, c'est une erreur profonde que de croire que nos prostituées seules sont atteintes de la syphilis ! Cette lèpre hideuse qui depuis des siècles ronge les flancs de toute société, s'infiltré, nous pénètre, a libre entrée dans nos familles, depuis quinze ans, avec nos bonnes contaminées en si grand nombre et qui gangrènent nos fils à leur tour. Le feu est à la maison. Je jette le cri d'alarme. A Dieu ne plaise qu'il ne soit trop tard en maints foyers :

Enfin, Messieurs, je désirerais, -oh ! c'est plutôt un souhait de forme, mais qui se réalisera tôt ou tard, j'en suis persuadé : je voudrais que sur les murs de tous nos hôpitaux, dans la moindre croisée de toute clinique, sur toute université, sur tout collège, sur toute école, je voudrais voir, dis-je écrit en lettres d'or : Que la syphilis et la ble. morragie ne sont point des maladies infâmes, mais très sérieuses ; qu'il nous les faut délicatement traiter, qu'elles se guérissent très bien et que nous ne devons ni en rougir, ni en avoir honte ou du mépris, de crainte d'avoir eu honte, d'avoir rougi, sans le savoir, d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'un ami, d'un maître loyal, généreux et... et qui vaut mieux que nous.

Petits et grands, instruits de la sorte sur la vérole, se protégeraient, se défendraient à bonne heure d'eux-mêmes, et mieux, et contribueraient pour beaucoup à diminuer nos trop nombreux morts par cancer, puisque le néoplasme si souvent naît, origine, se greffe et végète sur un terrain syphilitique.

## LE CANCER

Que toute tumeur maligne, soit d'origine parasitaire ou de prolifération épithéliale, qu'elle puisse être contagieuse ou d'atavisme cellulaire, il nous importe peu ; ce qu'il faut avant tout, c'est que personne n'ignore que le cancer, pris au début est curable, et que laissé à lui-même ou pris trop tard, il donne fatalement la mort.

La mortalité pour le cancer augmente constamment par toute l'Europe, par toute l'Amérique, et des statistiques soigneusement contrôlées prouvent avec beaucoup de valeur, que depuis vingt ans, la mortalité pour le cancer a non seulement doublé, mais triplé en certains pays. Le Canada ne saurait faire exception et ne point suivre la même règle, la même loi.

Dans la grande ville de Londres, on comptait en 1840 un cas de néoplasme pour 129 morts ; en 1896, 1 pour 22. A Paris, en 1900, 2983 ; en 1902, 3447, et la ville Lumière fournit actuellement à la mort plus de onze cancéreux par jour ou 4000 par an, et la France entière, 13,000, ou plus d'un toutes les heures.

A Hambourg, en 1872, 248 personnes succombaient à l'épithélioma, et en 1898, 712 c'est-à-dire le triple en 26 ans.

A Moscou, en 1880, 411 morts, par tumeurs malignes ; en 1896, 832, plus du double, en 16 ans. Aux États Unis, en 1870, 35 personnes mouraient de cancer, et en 1898, le double encore.

(Joseph Thomas, D. M.)

Massey nous assure, Messieurs, qu'il y aurait plus de cent mille cancéreux en Amérique, et Park s'écrie avec beaucoup de conviction : "Si le même taux de mortalité se maintient, dans dix ans d'ici, il y aura dans l'état de New York, seul, plus de morts par cancer que par tuberculose, petite vérole et fièvre typhoïde réunies".

Je ne voudrais pas être aussi pessimiste vis-à-vis du Canada, mais je ne crois pas être loin de la vérité en déclarant, que la mortalité du cancer en notre pays égale sûrement celle de la tuberculose, et connaissant les nombreuses victimes de celle-ci, je m'inquiète et m'effraie.

La cancer fait donc des ravages avec une fréquence croissante, Messieurs, avec une rapidité qui étonne, qui stupéfie, et il nous faut absolument réagir et lutter dès maintenant contre ce vieil adversaire commun, si nous ne voulons pas être demain en face d'un irréparable malheur.

Pour éviter ce cauchemar, nous devons nous éveiller, sortir de notre léthargie, de notre torpeur, se coaliser et se liguier ensuite avec les autres nations, pour enlever au cancer ces cent mille femmes et hommes, qu'il tue chaque année.

Tous les peuples ont compris le danger imminent, le nôtre seul semble ou feint de ne pas le voir ou de l'ignorer. En France, en Allemagne, en Italie, en Russie, en Espagne, et aux États-Unis, on s'est fait un devoir, un culte, une religion d'aider l'humanité, contre les blessures de cette bête hideuse, si peu connue dans sa cause et si terrible dans ses effets. Nous, nous croyons humanitaires et nous restons impassibles.

De partout surgissent des ligues, des associations nombreuses, des hôpitaux, des établissements, des refuges, des laboratoires merveilleusement outillés, où médecins et chirurgiens, chimistes et bactériologistes rivalisent de zèle et de sacrifices, pour traquer la bête, la découvrir, la prendre en défaut, et sinon l'abattre, du moins l'affaiblir, l'épuiser, l'empêcher de donner trop souvent la mort. Nous, nous avons regardé faire, nous n'avons rien fait.

N'allez pas croire, Messieurs, que je veuille ici critiquer la conduite de nos médecins et chirurgiens, ce serait mal connaître leur dévouement à la misère et être profondément injuste. Mes reproches ne les effleurent pas, ils vont plus loin et s'adressent toujours aux conseillers de nos villes, à nos deux gouvernements, à tous les ministres, qui, dans un pareil péril national, dans ce suicide voulu de notre race, font la sourde oreille à nos plaintes, demeurent insensibles et froids à nos souffrances et paralysent vis-à-vis de nos malades, notre zèle, notre dévouement, nos sacrifices de chaque jour.

Sans aide de nos grands, sans secours, sans assistance et, disons-le, sans argent, ne sommes-nous point vaineurs à l'avance? La lutte n'est-elle pas par trop odieusement inégale?

Pourtant, Messieurs, malgré nos faibles ressources, en dépit de notre triste et douloureuse perspective d'une défaite certaine, notre devoir nous commande de ne point faillir à la tâche, de rester fièrement sur la brèche, de lutter même contre toute espérance, de tomber au champ d'honneur. Plusieurs de nos maîtres,—Docteurs Laramée, Dagenais, Brosseau, Chartrand, Lamarche,—ont payé de leur vie leur zèle infatigable à la cause du cancéreux. A qui le tour? Vous répondez: Nous sommes tous prêts.

Que faut-il faire, Messieurs, puisque l'on nous abandonne seuls, à un adversaire puissant, implacable, qui ne désarmera point? Courir au plus pressé. Des armes d'abord, nous apprendrons en ferraillant le moyen de nous en mieux servir.

Des armes, du radium Curie, dites-vous de suite? Non pas. Des étincelles et effluves de haute fréquence, de Keatinghart ou de Rivière, des radiations de Röntgen; l'électro-coagulation sérum et vaccin de Doyen, la cautérisation ignée, l'électro-mercurelle, l'ion zinc, méthode de Bier, l'héliothérapie, le fer rouge des anciens, l'exérèse large, profonde? Non pas, Messieurs, j'ai vu toute cette thérapeutique et chirurgie à l'œuvre contre le cancer, à Paris, aux mains des maîtres et de leurs auteurs eux-mêmes, avec maintes épreuves aux hôpitaux et aux cliniques, en maintes et maintes circonstances, avec des succès et des victoires, mais avec des revers, des échecs et des défaites. *(parce qu'on consulte trop tard)*. Certes, ce riche arsenal contre le cancer, a déjà et aura sûrement, dans un avenir peut-être très prochain, une grande et toute puissante valeur, dont il faudra savoir tenir compte, mais là ne sont pas nos armes.

Les voici: Elles ne me semblent pas, à moi non plus, sans défaut, mais nous n'avons pas le choix, ni le temps, ni l'argent et le cancer est là, frappant, mutilant, tuant les nôtres.

1<sup>re</sup>.—Messieurs, faire une campagne très vive, très serrée et très bien conduite contre cette cruelle erreur si répandue dans notre bon public, que le cancer est synonyme de mort.

2<sup>de</sup>.—Faire tout en notre pouvoir, pour vulgariser, par des conférences, par des brochures, par des journaux, avec preuves à

l'appui, que le cancer, tout comme la tuberculose, diagnostiqué, pris au début, peut se guérir et définitivement, comme des milliers et des milliers de personnes cancéreuses, mais opérées à temps peuvent l'attester, en faire foi, et amener insensiblement notre peuple à consulter à bonne heure, et non plus quand la partie est irrémédiablement perdue.

Il nous faut donc d'abord avant tout, Messieurs, déraciner chez notre grand public, cette idée archi-fausse et si funeste, que le cancer ne pardonne jamais, que si nous l'enlevons, il va se porter, se greffer, tuer ailleurs, que plus nous touchons à la tumeur, pire c'est, parce qu'elle s'émeut, s'irrite et dévore plus profondément, qu'il faut la laisser bien sage et bien tranquille, là où le Créateur de toutes choses l'a mise, et attendre stoïquement la mort.

Ce refrain si triste, si douloureux et pourtant si éloquent à la fois, vous l'entendez tous les jours en clientèle : "J'ai un cancer, je suis fini, de la morphine, de la cocaïne, quelque chose, je souffre tant !"

Ce désespéré nous arrive, non pas avec l'idée d'une résurrection possible, mais avec l'intime confiance que nous saurons probablement soulager ses effroyables douleurs. On lui a tant dit et redit, chanté et chanté de nouveau, qu'il n'y avait rien à faire contre le cancer et que tout croulait avec une opération. Quant à vouloir traiter énergiquement son mal et de suite, parce qu'il y a danger très grave d'infiltration et d'envahissement, n'insistez pas.

Il s'y refuse toujours, avec la phrase aussi classique que souverainement injuste "le couteau, c'est la mort", et pourtant, ce même blessé qui vous refuse avec tant d'horreur et de haine dans le regard, il vous reviendra, soyez-en certains, six mois après, suppliant et pleurant, à bout de forces, pour se mettre avec une confiance absolue sous ce même couteau qu'il a fui, qu'il a dédaigné, qu'il a repoussé avec mépris. Il est trop tard, le cancer a tout envahi, tout broyé, tout brisé, tout détruit.

Ce malheureux, Messieurs, qui nous a refusés, il y a six mois, et qu'aujourd'hui l'effroi et le spectre de la mort, que l'hémorragie à pleine bouche, que l'épuisement moral et physique, qu'une douleur intense, indéscriptible et de chaque instant nous ramène, mais hélas ! trop tard : ce blessé à mort, qui nous revient tout en larmes, nous conjurent à genoux de l'opérer quand même ou de l'achever

de mettre un terme à sa souffrance, cet être cher et sacré, dis-je, perdu pour le monde, n'ayant plus d'espoir qu'en Dieu et en nous, ne nous, trace-t-il pas tout notre devoir vis-à-vis de l'être si digne, le cancéreux ?

Son malheur, trop tard compris, disons-le bien haut, sa mort trop tardivement déplorée par ses proches, ne nous indique-t-elle pas que nous devons crier partout, toujours et sans cesse, par tous les moyens possibles à d'autres de ces affligés : "De grâce n'hésitez plus, n'attendez point. Le cancer au début est comme un tout petit arbuste, prenez-le tout jeune à ses frères racines, à ses nouvelles pousses, à ses premiers sucres, à ses faibles bourgeons, vous l'enlèverez très facilement et sans effort et pour toujours."

"Le cancer est, à l'être humain, ce que le ver hideux est au bel arbre, à la jolie plante, au fruit savoureux. Si vous êtes indécis et que vous hésitez pour broyer ce vers, il n'y a plus rien à faire, ce dernier a tout rongé, la partie est perdue d'avance."

Il nous faut donc promptement réagir, Messieurs, et amener notre bon peuple à se départir de cette idée funeste et si déplorable, que nous ne pouvons absolument rien contre le cancer, qu'il est inutile de le vouloir traiter, dangereux de l'opérer et quoiqu'on fasse, c'est la mort toujours.

Déraciner ces fausses idées, donner non seulement l'espoir mais l'assurance aux cancéreux d'une guérison complète et définitive, les amener d'eux-mêmes à témoigner de leur bonheur et de leur nouvelle santé, voilà ce qu'il nous faudrait faire, que nous pouvons et devons faire.

Comment. En formant une ligue puissante d'hommes dévoués, de femmes généreuses au malheur du cancéreux. La ligue ou association ne demanderait pas un seul gros son à personne, se soutiendrait seule, haute, noble et fière, avec le dévouement du médecin, celui d'âmes charitables qui le voudraient seconder et puissamment soutenue par cette grande idée, par cette noble pensée, par cette douce satisfaction intime, par ce bonheur et ce patriotisme d'avoir été utile à la Patrie, en lui rendant de nombreux enfants, déjà voués à la mort.

Les membres s'efforceraient de toutes manières à vulgariser dans le peuple les symptômes, du cancer au début, lui diraient avec quel succès brillant on le peut traiter et opérer alors, quelles sont les nombreuses survies de dix, quinze et vingt ans à notre actif et dans

quelle infériorité déplorable et qui ne saurait se dire, il place le chirurgien en venant trop tard consulter.

Une ligue anti-cancéreuse existe depuis quelques années déjà en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, aux États-Unis et les résultats sont des plus encourageants, puisque dès la deuxième année de l'œuvre, Winter, en Allemagne, pouvait dire avec bonheur aux membres de l'association, qui compte parmi la plus grande et la plus belle noblesse d'Allemagne et la meilleure bourgeoisie berlinoise: "Grâce à votre zèle de chaque instant, Mesdames et Messieurs, les cas opérables et curables pour cancer, cette année, se sont élevés de 62 à 74 pour cent", c'est-à-dire 12 pour cent arrachés au trépas, 12,000 personnes sur 100,000 meurent chaque année—en une seule année, livrées à la mort, et qui, opérées à temps, ont été sauvées.

La ligue est à peine à ses débuts, à ses premiers pas, Messieurs, dans ces pays, et déjà le progrès est sensible, merveilleux même. Quel succès quel triomphe n'y a-t-il pas à espérer, lorsque tout le monde aura compris et se sera bien pénétré de sa noble mission, qu'il faut absolument s'armer contre le cancer, et lui faire une lutte à outrance.

Pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, notre œuvre anti-cancéreuse? Pourquoi des conférences ne pourraient-elles pas être données pour conjurer le péril et prévenir quel irréparable malheur, il y a à attendre et à ne pas compter de suite?

Pourquoi des brochures claires et très précises ne seraient-elles pas envoyées à toutes nos religieuses, nos garde-malades et dames de charité, qui nous assistent et nous aident, leur montrant ce que nous attendons d'elles, ce que nous espérons de leur bonté, de leur générosité, de leur zèle tout chrétien à la souffrance?

Pourquoi quelques articles de journaux, signés par un docteur ou chirurgien, ne seraient-ils pas écrits, pour le grand public, lui démontrant que s'il ne nous aide de toute sa bonne volonté, nous secoude de toutes ses forces, nous ne pouvons rien contre le cancer, qu'il faut que chacun se mette à l'œuvre avec nous, le danger étant pressant, urgent pour tous les nôtres, puisque le cancer est quatre fois plus fréquent aujourd'hui, qu'il ne l'était il y a cinquante ans (Roger Williams.)

Nous rétrogradons vis-à-vis du cancer, me dites-vous ? Certes, c'est un peu vrai. Il y a beaucoup de la faute du public, mais, hélas ! n'y aurait-il pas un tout petit peu de la nôtre ? Je ne veux point critiquer personne, Messieurs ; mais ne nous est-il pas arrivé parfois de dire, cancer de la langue, toute une masse dure et légèrement envahissante, de la traiter comme telle des semaines et des semaines, quand une simple biopsie nous eut fait voir de suite, que le pseudo-cancer n'était en réalité qu'un nodule tuberculeux confluent et infiltré ?

N'est-il pas tout près de la vérité de dire encore que quelquefois nous avons déclaré cancer du col utérin, soigné même avec le mercure, ce que le microscope eut promptement donné comme ulcérations syphilitiques, et que le mercure ou l'arseno benzol eut fait disparaître en peu de temps ?

L'aussons-nous le vrai en avouant avoir diagnostiqué cancer d'estomac, inopérable, ce qu'une gastro-enterostomie et une biopsie faite alors, nous eut prouvé n'être qu'une sténose du pylore, par processus scléreux.

Certes, je ne veux point blâmer, mais la biopsie est si facile pour bien dépister le cancer et le découvrir ; il est si vite fait d'enlever une parcelle de tissu, d'examiner et de dire : "tuberculose, syphilis, cancer ou ulcère," que je regrette et déplore qu'on n'y ait pas recours plus souvent.

Cette biopsie, Messieurs, vous apporterait vos tuberculeux, vos syphilitiques et vos cancéreux de très bonne heure, et soyez-en certains, vous donnerait vos succès les plus éclatants et les plus durables.

Que de tâtonnements, que d'indécisions, que de pseudo-diagnostic, que d'erreurs évitées, de temps précieux volé au cancer, par la simple biopsie !

Ne pourrais-je pas ajouter, Messieurs, contre le cancer, toujours et sans critique aucune, qu'un examen plus soigné peut-être, plus attentif, plus approfondi, plus fouillé, passez-moi le mot, devrait être fait pour dépister à bonne heure le cancer utérin, qui nous donne tant de désastres, et que de multiples qu'aussi inutiles injections astringentes ne devraient pas être prescrites si fréquemment sur symptômes d'hémorragie profuse, que l'on catalogue "retour de l'âge", quand l'épithélioma est là au col, tout près, bon enfant,

se présentant, s'offrant de lui-même, se donnant à nous et que nous ne touchons point et que nous refusons de voir. "Retour d'âge"! Grave erreur, Messieurs, hélas! qui ne l'a point commise, qui ne pêche et ne récidive plus?

Je me résume, Messieurs :

Il faut hardiment et sans tarder opposer en notre pays une digue, une ligue puissante, efficace et énergique à la tuberculose, à la syphilis et au cancer. Ces trois maladies tardivement traitées donnent la mort; prises à bonne heure, elles sont terrassées et vaincues. Il faut donc que le peuple le sache, en soit prévenu, en soit instruit, qu'il puisse compter sans cesse, toujours et quand même, envers et contre tous, sur notre très vive sympathie, notre profond dévouement à ses misères et sur notre *entière discrétion*. (Nec visa, nec audita, nec intellecta.) (Hippocrate).

Pardonnez, Messieurs, mon long et ennuyeux discours. Je n'ai qu'une excuse à vous offrir, mais vous la donne de bon cœur, celle du débutant : "J'ai osé, *croyant faire une bonne action*, dire tout ce que vous pensez tout bas".

## BLENNORRAGIE.

REPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Administration générale de l'Assistance publique, à Paris

## HOPITAL SAINT-LOUIS

Consultation de M. le Professeur Gaucher

## I.—TRAITEMENT A SUIVRE.

1.—Pendant toute la période où l'on souffre en urinant, prendre trois fois par jour cinquante centigrammes de bicarbonate de soude dans un peu d'eau.

2.—Quand l'écoulement sera devenu blanc et que l'on ne souffrira plus en urinant, prendre trois fois par jour gros comme une noisette de l'opiat cubèbe et copahu.

3.—Pendant toute la période douloureuse de la maladie, prendre deux fois par jour un bain de verge avec une solution tiède d'eau boriquée (on prépare l'eau boriquée soi-même, en achetant de l'acide borique au kilogramme et en le faisant dissoudre dans la proportion de un demi-kilogramme pour douze litres d'eau bouillante).

Si la douleur est très vive la nuit, tenir la verge entourée de compresses humides.

4.—Porter un suspensoir.

## II.—REGIME A SUIVRE. HYGIENE.

1.—S'abstenir d'aliments excitants, d'alcool, de café, de vin pur et de bière.

2.—Boire au moins, chaque jour, un litre de lait et deux litres de tisane d'orge ou de chiendent.

3.—Tous les deux jours, prendre un grand bain tiède prolongé.

## III.—PRECAUTIONS A PRENDRE.

1.—S'abstenir de toute injection, à moins d'indications spéciales du médecin.

2.—Éviter avec soin de porter les mains aux yeux quand on vient de toucher la verge. Les doigts, en transportant du pus, peuvent déterminer de graves lésions des yeux et même entraîner la perte de la vue.

3.—Ne cesser le traitement que lorsque la guérison est définitive. Pour cela, il faut que le matin au réveil, après être resté sept heures sans uriner, le malade ne puisse faire sourdre une gouttelette à l'orifice du canal, même en pressant sur la verge.

Il ne faut même pas que les bords du canal soient collés l'un à l'autre au réveil.

Pour être bien certain que la guérison existe, il faut constater pendant dix jours de suite que le canal est parfaitement sec et, pendant ces dix jours, continuer le traitement et le régime.

Le régime habituel, les rapports avec les femmes, ne devront être repris que trente jours après la guérison.

#### IV.—AVERTISSEMENT.

Il est du plus haut intérêt pour le malade de guérir radicalement sa chaudepisse.

Le moindre écoulement qui persiste peut avoir les plus graves inconvénients.

1.—Pour le malade :

L'écoulement passé à l'état chronique (goutte militaite) est beaucoup plus difficile à guérir. Il expose à des complications du côté de la vessie (cystite), du côté des testicules (orchites) et du côté du canal de l'urèthre (rétrécissements).

Les rétrécissements peuvent à leur tour se compliquer, après un temps plus ou moins long, souvent plusieurs années, et ces rétrécissements peuvent ainsi devenir une cause de mort.

2.—Pour la femme du malade :

Celle-ci est fatalement contaminée par les rapports conjugaux. Elle souffre dans le ventre, a des fleurs blanches. Souvent la matrice et les ovaires s'enflamment et une opération chirurgicale devient nécessaire pour les enlever, ce qui empêche la femme d'avoir des enfants.

3.—Pour les enfants :

Ceux qui naissent d'une mère contaminée sont exposés à des accidents très graves surtout aux yeux ; au moment de l'accouchement, les yeux sont souillés par le pus que la mère sécrète.

Trop souvent, il en résulte une inflammation qui va jusqu'à la perte définitive des yeux.

En résumé, on voit que la blennorrhagie, vulgairement appelée chaudepisse, n'est pas une maladie insignifiante. Les conséquences en sont trop graves pour que cette affection soit traitée à la légère et abandonnée avant complète guérison.

## SYPHILIS.

REPUBLIQUE FRANÇAISE  
LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Administration générale de l'Assistance publique, à Paris

## HOPITAL SAINT-LOUIS

Consultation de M. le Professeur Gancher

## I.—TRAITEMENT A SUIVRE.

*Pilules renfermant chacune un centigramme de sublimé et un centigramme d'extrait thébaïque. — Deux pilules par jour.*

Brosser soigneusement les dents, matin et soir, avec de l'eau chaude et du savon.

Ce traitement doit être continué pendant quatre ans au moins à partir du début de la maladie, même en l'absence de toute manifestation de celle-ci. Il sera coupé de périodes de repos.

Pendant la première année, deux mois de pilules d'abord, puis un mois de pilules sur deux. Pendant la deuxième année, un mois de pilules sur deux, avec, au milieu de l'année, deux mois de repos. Pendant la troisième année, un mois de pilules sur trois. Pendant la quatrième année, un mois de pilules sur six. Ensuite, le traitement ne sera repris, que sur l'avis du médecin, à l'occasion de nouveaux accidents.

S'il survenait un goût métallique et une salivation plus abondante, cesser immédiatement le traitement et revenir consulter.

Pour éviter tout ennui du côté de la bouche, il est d'ailleurs prudent, dès le début du traitement, de se faire arracher ou soigner toutes les dents cariées, par un dentiste.

## II.—SOINS HYGIENE, REGIME, GENRE DE VIE.

1.—Ne pas fumer et ne pas cliquer.

Le tabac provoque et entretient sur les lèvres, la langue et la gorge des plaies qui font souffrir et sont contagieuses.

Sur la langue même ces plaies peuvent, sous l'influence irritante du tabac, dégénérer en cancer et devenir une cause de mort.

2.—S'abstenir tout à fait de boissons alcooliques, apéritifs, liqueurs, etc. L'usage de ces boissons augmente beaucoup la gravité de la vérole et met en danger la vie du syphilitique.

3.—Avoir une nourriture substantielle sans être excitante. Le malade atteint de syphilis peut continuer à vaguer à ses occupations, mais il doit se ménager et éviter les excès de toutes sortes et en général le surmenage.

### III.—PRECAUTIONS A PRENDRE POUR EVITER LA TRANSMISSION DE LA SYPHILIS.

La syphilis étant extrêmement contagieuse, il faut prendre des précautions pour éviter de la transmettre à autrui.

Pendant les cinq premières années de la maladie au moins, la plus petite plaie soit de la bouche, soit des organes génitaux, peut être de nature syphilitique et par conséquent contagieuse. Le sujet, porteur de ces plaies à la bouche ou aux organes génitaux, a donc le devoir rigoureux de s'interdire tout rapprochement sexuel. Un simple baiser peut communiquer la maladie, s'il existe une fente aux lèvres, ou à la langue.

Dans le même cas, un objet de toilette servant au malade peut contaminer une personne saine. Il faut donc que le syphilitique qui vit en famille ait ses ustensiles de table et ses objets de toilette à lui.

Il ne laissera personne boire dans son verre ni se servir d'une cigarette ou d'une pipe qu'il aurait commencé de fumer.

### IV.—MARIAGE.

Si, après avoir ponctuellement suivi le traitement prescrit, le malade est resté pendant un an sans avoir aucune manifestation imputable à la maladie, il pourra se marier à la fin de la cinquième ou au commencement de la sixième année, après en avoir reçu l'autorisation du médecin. En se mariant plus tôt, il risque de transmettre la maladie à sa femme et aux enfants qui naîtront d'elle.

Il importe d'ajouter qu'un enfant, né d'un père ou d'une mère syphilitique, ne doit jamais être confié à une nourrice, parce qu'il pourrait transmettre la vérole à cette nourrice.

Il sera donc nourri par sa mère. C'est la seule manière de le faire se développer comme un enfant normal.

V.—CONSEILS POUR L'AVENIR.

En se soignant ainsi, le malade évitera les accidents syphilitiques qui peuvent survenir tardivement, jusqu'à quarante ans après le début de la maladie. Il ne faut, en tout cas, jamais oublier que l'on a eu la syphilis.

Chaque fois que besoin est de consulter un médecin, il est nécessaire de lui confier ce secret. Privé de ce renseignement, le médecin risque de faire une erreur de diagnostic, au grand préjudice du patient.

VI.

Revenir consulter à l'apparition d'un nouvel accident quelconque.

Montréal ce 4 aout, 1910.

CHARLES SAINT PIERRE, D.M.

de le

hiliti-  
après  
er que

st né-  
le mé-  
judice

quel-

.M.



